

Quelle est la part du maître? Quelle est la part de l'enfant?

Dans notre milieu de l'enseignement, le respect de l'horaire est pour ainsi dire une chose sacrée. On se fait un scrupule de tous les instants de s'astreindre à l'emploi du temps qui partage la tâche de la journée en morceaux rigoureusement répartis et nous met à l'abri des déconvenues. La cloche sonnant, nous rangeons sans regret nos cahiers et nos livres, la conscience en repos, avec sentiment total du devoir accompli. Cet aspect moral de notre tâche tout ehtier résumé dans notre conscience laïque, c'est peut-être ce à quoi nous tenons le plus:

« Est-ce vraiment un mal d'être un homme de métier et est-ce une faiblesse de remplir ce métier selon des règles strictes? Quand un menuisier veut faire une porte, ne se soucie-t-il pas des directives précises qui lui sont données? La porte doit répondre au cadre donné, ouvrir dans un sens donné et jouer un rôle donné. L'enfant qui nous est confié doit, de même, être éduqué et instruit en égard de conditions données : moralité, programme scolaire, examens divers. Même la chèvre que vous voulez libre est élevée en vue d'un rendement qui oblige le berger à faire son métier de berger. Tant pis si la vie civilisée n'est pas la vie libre. Les métiers ont leur beauté et, du même coup, les chèvres sont bien gardées. »

Certainement, plus exigeante quant à la subtilité de son rôle de bergère était l'apprentie Marie Mauron quand, en attente devant le savoir de son maître-berger, Marie du Calanc, elle, étendait, tout grand déployé, son entendement: «l'écoutant et la regardant gesticuler et vivre, femme-bique, tantôt plus femme, tantôt plus bique, tantôt plus homme, j'ai appris, en marge des livres, mais ras de terre, ras du roc, parmi l'épine, le silex et l'espace, le métier — non! l'art du troupeau».

Et c'est pour nous une surprise et un étonnement admiratif, tournant chaque page de ce beau livre, de voir avec quelle maîtrise le métier quotidien, fait de besognes méticuleuses dépasse la technique exacte pour atteindre l'ample vérité du geste précis, de la terre généreuse, des vives créatures, du ciel et de « l'air soleilleux ». Le métier ? C'est, pour Marie Mauron, une façon un peu plus passionnée et un peu plus intelligente d'aimer la vie et de la recréer pour que soient séduits après elle ceux qui suivront la « bonne ornière »

Quel enseignement pour nous, éducateurs,

et que ne pouvons-nous dépasser d'un coup d'aile, la règle stricte qui n'est soucieuse que du rendement utilitaire pour atteindre cet art d'apprendre qui est synthèse parfaite, plénitude!

Nous n'en sommes évidemment pas là, ni les uns ni les autres, mais du moins pressentons-nous l'ampleur du véritable problème qu'est l'éducation.

Déjà, nous avons compris que dans cette noble entreprise, ce qui importe le plus, c'est la vérité de l'enfant et résolûment nous préférons le texte libre, page de vie, même avec ses imperfections et ses manques, à la rédaction d'examen, fut-elle la plus académique.

LES BÊTES

Quand j'étais en vacances, ma petite cousine était pas là. Alors j'étais toute seule. Mais pas toute, toute seule parce que j'avais encore les poules, le coq et les lapins et je m'amuse aussi bien avec ma petite cousine qu'avec les poules, le coq et les lapins. Je disais au tout petit lapins qui était tout seule dans sa cabane : vien, vien mon petite et il venait vers moi et pour le réconpenser je lui donnais un petit bout de foin et il était bien content. Et les poules je les prenais dans mes bras et je leur disais : dite moi arevoir et je vous laiseré partir manger et elle me disaient : cotte, cotte ! Mais avant de partire, elles bequaient mes boucles d'oreilles et elles s'an allaient après.

MARCELLE B., 6 ans 11 mois. Ecole des Laumes. Dépôt (filles). (Côte-d'Or).

Texte sans aucune correction ni retouche (sauf ponctuation). Ecrit en une seule fois par la fillette, sans illustration.

Qui dira mieux cette instinctive tendresse de l'enfant pour les bêtes? Ce besoin de toucher de plus près, de caresser, de protéger la créature innocente? Et où trouver avec plus d'ingénuité cet instinct fait d'amour et de don de soi qui consacre les vraies bergères et les vraies mamans?

Comme volontiers nous aurions fait parler la petite Marcelle B. sur ses amis de la ferme! Le coq, la vache, la chèvre sans doute et peut-être l'âne, ce grand compagnon des enfants? Alors, quelles belles pages nous aurions eues pour notre « Gerbe »! Et que de beaux dessins auraient parachevé ce bestiaire des tout-petits!

Oui, mais pour pressentir et atteindre les vivantes images que l'enfant ne nous livre que par bribes et à travers la maladresse de

son expression verbale, il faut dépasser l'esprit de métier, il faut aller vers la vie, la saisir, l'exprimer par la voix même de l'enfant. Si d'avance l'éducateur place les bornes précises dans lesquelles doit évoluer la pensée de l'enfant, il crée l'enfant-écolier, limité dans ses trouvailles et qui devient très vite l'élève aux textes libres qui ne sont plus que des narrations. Car il est des maîtres qui s'imaginent de bonne foi qu'un texte libre c'est, d'abord, une bonne narration, c'est-àdire un récit qui suit de près la réalité objective et qui substitue à l'événement affectif la simple description. A propos de « roses », voici, par exemple, deux façons de voir les choses:

Ce matin, j'ai cueilli de belles roses dans mon jardin pour les porter à l'école.

Ce sont de belles roses rouges. Leurs pétales se recouvrent pour former le cœur et, tout autour, les pétales plus épanouis font une corolle.

Un parfum merveilleux se répand autour de mon bouquet et embaume la classe.

JEANNE B., 12 ans.

C'est sans nul doute là un texte libre. Mais un texte libre par accident, car l'enfant n'a pas su se dégager de l'habituelle rédaction descriptive, qui n'est qu'une manière un peu plus fleurie de présenter une leçon d'observation. Déformation primaire de l'enfant, et combien regrettable! sous les directives d'une éducatrice bien intentionnée certainement mais qui substitue la règle étroite, la recette d'accommoder les faits au bel instant de vie que l'on retient, en passant, de tout son être.

Plus intuitive, plus humaine, plus artiste est certainement la maîtresse qui a fait imprimer, sans fioritures, le texte qui suit dont le titre montre d'avance l'aventure:

LES DEUX ROSES

Hier, une petite amie m'a donné deux belles roses d'un rouge très vif. Je me demande comment elle a fait pour me donner ces fleurs, car elle ne donne jamais rien. Je lui ai dit : « Je te remercie », et je suis allée les montrer à ma maman qui était bien contente. Elle les a mises dans un vase et toutes les deux nous sentions le parfum des roses.

HUGUETTE CHÉCA (10 ans).

Sans le moindre alinéa, voici transcrit le jet direct de l'émotion enfantine. Mais, n'est-ce pas au-delà du parfum réel des deux roses que s'exhale le parfum subtil de la pensée enfantine? Seule, une fillette pouvait effleurer d'un geste aussi délicat ce goût du mystère qui est à l'aube des grands émois et qui transpose la prose la plus simple, la plus naturelle dans le domaine de l'éternelle poésie. Et que l'éducatrice a eu raison de ne rien chercher à embellir! Non au-delà de cette innocente confidence, plus d'exploration à faire: le dernier point est mis, la page est achevée.

L'enfant aura-t-il perdu son temps à rédiger des «gamineries» de ce genre? C'est ce que redoute très certainement nôtre camarade instituteur qui pense, en toute conscience «que l'enfant doit être éduqué et instruit enégard de conditions données: moralité, programme scolaire, examens divers».

Non, l'enfant n'est pas éduqué en égard de « conditions données », il doit être éduqué en égard d'abord de lui-même, de ses possibilités et de son dynamisme et si nous savons l'aider à élargir sa vie en exaltant ses potentialités n'ayons aucun souci à nous faire pour un pauvre petit certificat d'études. L'enfant passera cet examen maussade en se jouant, car les programmes ne sont qu'un minimum d'acquisition pour des enfants normaux entraînés dès leur plus jeune âge selon des techniques rationnelles. Ne redoutons pas qu'en laissant couler le flot en larges ondes, nous risquions d'appauvrir le torrent. C'est la digue arbitraire qui brise l'énergie profonde du courant et suscite le tourbillon qui est piétinement et perte d'énergie. Allons, sans appréhension, vers la vie.

Ainsi va vers la vie le menuisier qui, audelà de la porte pratique, répondant à des données précises, voit le beau panneau dont ses mains ont caressé le bois avec amour etpatience, polissé les surfaces brillantes, sculpté les motifs, ciselé les ferrures. Plus loin que le simple métier, gagne-pain du travailleur quelconque, toujours il y a « la belle ouvrage », l'acte désintéressé qui vise à la beauté et qui ennoblit le destin de l'homme. Partout où des mains travaillent, où des esprits pensent, par-delà la simple technique et l'implacable formule, il y a les perspectives de la recherche, du rêve et de la méditation. Et c'est dans ces valeurs que réside la plus haute moralité. Situer ainsi ses activités dans leur plénitude et leur dépassement, c'est échapper au sentiment grégaire du primaire, c'est atteindre la vie dans sa totalité.

Plus spontané, moins timoré, moins limité aussi par ses pauvretés dont il n'a pas conscience, l'enfant, heureusement, nous montre le chemin. Dans la totalité des textes qu'il nous apporte, il ne voit que l'événement émotionnel, l'angle personnel de prise de vue, l'instant de vie profonde. Malheureusement, son émotion ne trouve souvent pas à sa disposition le mot qui l'habille, la phrase qui en déploie le rythme et qui la transpose dans le domaine des réussites définitives. C'est au maître inévitablement à aider la pensée enfantine à «spélir», et c'est à dessein que nous employons cette expression de notre langue provençale qui veut dire éclore avec perfection et amour comme éclot le poussin, tout beau, tout net dans son œuf.

Une phrase insignifiante est souvent là, à notre portée, et qui contient, dans son rac-

courci, toute l'émotion de l'enfant :

Bernard ne veut pas imprimer, il dit qu'il s'en fout...

Et après un instant d'intime causerie, voici

le secret de Bernard, le pessimiste :
Bernard n'a pas le goût à imprimer.

On lui a pris son crayon qui était taillé bien pointu. C'était un crayon vert avec des belles choses en or écrites dessus.

C'était sa maman qui le lui avait acheté et maintenant sa maman est malade à l'hôpital.

Bernard la languit tant ! sa maman !

Richesses infinies de nos tout-petits! Richesses que nous laissons glisser dans le torrent de vie, sans tenter jamais de les retenir! C'est pourtant vers elles qu'il nous faudra aller, résolument, obstinément, en remontant, de toute notre bonne volonté, le courant dangereux des conformismes qui ne sont que la règle ou le dogme, alors qu'autour ce nous resplendit la vie. E. FREINET.

(A suivre).